

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Vague bioéthique

Vinck, Dominique

Published in:
La revue nouvelle

Publication date:
1986

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):
Vinck, D 1986, 'Vague bioéthique', *La revue nouvelle*, Numéro 5-6, p. 515-521.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Vague bioéthique

Vague! A quoi pensez-vous? A ce qui est imprécis et mal défini comme on dit d'une couleur ou d'une promesse qu'elle est vague. Vague bioéthique! Pensez au ras-de-marée éthique qui déferle sur les institutions. Vague bioéthique! Pensez encore à la mélancolie et à la nostalgie, au vague à l'âme. Car c'est tout cela, la bioéthique. Elle est une promesse imprécise, un projet mal défini.

La délimitation de ce qu'est une question bioéthique, comme les contours des disciplines qui font la bioéthique, sont flous. Elle n'est pas une discipline. S'il est difficile de la situer, par contre, on la retrouve partout, dans les laboratoires, dans les églises en passant par l'Etat et les médias. Mais à trop s'étendre, elle perd sa consistance; combien de discours creux n'entend-on pas? Il est juste, cependant, de la replacer dans son contexte, celui d'une suite de mises en question du progrès et du développement scientifique et technologique. Et c'est ici que prend tout son sens l'idée d'un vague à l'âme; d'une nostalgie d'un temps d'évidences où il allait de soi que la recherche scientifique et le progrès biomédical étaient bons pour l'homme. En ce sens, la bioéthique est le reflet d'un vague à l'âme qui traverse le monde biomédical.

Voici l'occasion, par ce propos volontairement et exagérément sceptique, de jeter ou de rejeter quelques questions en pâture.

Le retour de l'éthique

La résurgence de l'éthique a quelque chose de surprenant. Ainsi, tout le monde se met à faire de la bioéthique : les biologistes et médecins — c'est bien normal puisqu'ils sont les premiers concernés par le « bio » et par le respect de la personne — ; les philosophes — l'éthique n'est-elle pas une partie de la philosophie? — ; les juristes — les législations n'étaient pas adaptées aux nouvelles possibilités, notamment celles offertes par les nouvelles techniques de la reproduction humaine — ; les théologiens — on ne peut pas leur reprocher, ni aux Eglises, de se mêler de ce débat, la moralité ayant toujours été un de leurs chevaux de bataille — ; les sociologues; mais aussi les médias — ils aiment les exploits médicaux et les nouveautés sensationnelles — ; sans compter l'Etat — en France, c'est à l'initiative du président de la République que le Comité national d'éthique a

été créé. Cependant, j'ai peine à croire que ce retour en force de l'éthique s'explique uniquement par la conjonction d'une prise de conscience des biologistes et du corps médical et de l'effort des philosophes et des juristes. Les débats et les discours bioéthiques ont pris une telle ampleur qu'il est difficile de les ramener aux questions très concrètes et réellement importantes : celles qui sont liées à certaines pratiques médicales et de recherche comme par exemple la question du respect de la personne dans le cadre d'une expérimentation.

Le fait que le débat bioéthique suscite des réflexions en provenance de disciplines très diverses est une bonne chose. Ainsi, timidement, on interroge la pratique médicale quotidienne (le bête respect quotidien de la personne, l'information, la relation de pouvoir, la prescription). Mais cette légère contamination de la moralité médicale par la bioéthique suscite déjà des réactions de la part des médecins; « il faut, disent-ils, délimiter ce qui relève et ce qui ne relève pas de la question bioéthique ». Aussi, cette volonté de limiter le champ de la bioéthique à certaines questions renforce l'idée selon laquelle la bioéthique évite de toucher à certains problèmes éthiques très concrets.

Le retour de l'éthique dans les milieux scientifiques, surtout après tant d'années de discrédit de la morale, est encore plus surprenant et moins compréhensible. Notez au passage le changement de nom : question morale — question éthique. Mais à sortir l'éthique à tout propos, on ne sait plus de quoi l'on parle. Quand, à propos de nouveaux développements biomédicaux, on dit qu'il faut poser la question éthique, de quoi s'agit-il? Qu'est-ce donc que la « question éthique » dont on parle tant? Comment la poser ou plutôt, comment différents discours la posent-ils? Concrètement, ne trouve-t-on pas plutôt sous le vocable de débat éthique, un melting-pot d'avis et de questions de toutes disciplines où les analyses et les solutions médico-techniques l'emportent souvent sur la réflexion proprement éthique?

L'éthique, aujourd'hui, est sortie à tout propos et mise à toutes les sauces. Ayant retrouvé sa voix au chapitre, voire même le label de « sérieux », on ne compte plus le nombre de colloques, d'articles et de revues qui s'intitulent « éthique et... », « éthique de... »¹. S'il est normal

1. Nadine Fresco, *Les métastases terminologiques de la moralité médicale*, in « Le triomphe des biotechnologies : la domestication de l'animal humain », en cours de publication.

que tous soient concernés, l'affluence de penseurs de tous horizons conduit à se demander si les bioéthiciens sont aussi préoccupés par les questions soulevées qu'ils ne le sont d'exploiter un nouveau créneau. Faire ses affaires bioéthique? Pourquoi pas? C'est une question d'éthique personnelle. On pourrait peut-être commencer à se soucier d'une éthique professionnelle des bioéthiciens.

Si, réellement, il y a une réinterrogation éthique des pratiques quotidiennes (respect de la personne en hôpital, pratique euthanasique abusive, etc.), on est en droit de se demander si elle est le fait d'une contamination de la bioéthique. Ne s'agit-il pas, au contraire, d'une réaction au débat bioéthique de la part de ceux qui sont confrontés à des pratiques quotidiennes amORALES ou de ceux qui s'efforcent de développer une politique de santé plus cohérente?

Au tournant de l'histoire

Les questions soulevées par les nouvelles techniques de la reproduction humaine, du contrôle du comportement et de l'ingénierie génétique sont, paraît-il, nouvelles, fondamentales, voire radicales. En fait, certaines de ces interrogations sont anciennes; telle, par exemple, la vieille question philosophique — « Qu'est-ce que l'homme? » — qui est réapparue à propos du statut de l'embryon ou de l'application potentielle du génie génétique à l'être humain. D'autres ont déjà été posées à l'occasion de débats précédents : la question « faut-il dire la vérité à l'enfant? », débattue à propos de l'adoption, se pose à nouveau pour l'insémination artificielle avec donneur (IAD), la fécondation in vitro et la transplantation embryonnaire (FIV). La question de la maîtrise par la femme des décisions concernant son propre corps, centrale dans le débat sur la contraception et l'avortement, est à nouveau posée à propos du recours à l'insémination artificielle, par exemple, pour une femme seule.

Il serait intéressant de resituer ces questions dans leur contexte d'origine. Par exemple, cette même question du pouvoir des femmes sur la reproduction, posée à propos de la contraception ou posée à propos du contrôle de la circulation des ovocytes, a un sens différent de par son contexte. D'autres questions encore, soulevées à propos des nouvelles techniques de la reproduction pourraient être posées indépendamment du

recours à ces techniques. La question « Qu'est-ce qu'un désir d'enfant? » est discutée à propos du recours à l'IAD, à la FIV et aux mères porteuses vaut tout autant pour une personne ou un couple qui ne rencontre pas de problèmes de stérilité. Ne devrait-on pas resituer, évaluer et relativiser ces interrogations, afin d'éviter de tomber dans le piège à sensations intellectuelles de la nouveauté et de la radicalité?

L'insistance sur la nouveauté et la radicalité des problèmes pose elle-même la question. « L'acharnement mis à nous annoncer à chaque instant que l'on est au tournant de l'histoire me pousse à me demander si l'histoire n'est pas un vélodrome », a écrit F. Chatelet².

Régulation et légitimation

L'organisation de débats et de Comités d'éthique au sein du monde scientifique et médical a assuré une certaine autorégulation de la profession³. Mais peut-on limiter là la signification institutionnelle et politique de ces organes?

Alors que le débat bioéthique n'était déjà pas, dans le monde francophone, enraciné socialement, son institutionnalisation contribue à l'enfermer davantage à l'intérieur du monde médical (un peu élargi) avant même qu'il n'en soit réellement sorti. On ne peut pas parler d'une prise de conscience de la population par rapport à ces questions comme ce fut le cas avec le débat écologique. Il est intéressant de noter, à ce propos, la focalisation étroite du débat bioéthique, dans le monde francophone, sur les questions biomédicales. Dans un texte ultérieur, nous comparerons la façon dont se posent les questions dans cet univers culturel à la façon dont elles se posent dans le monde germanophone.

Entretemps, la bioéthique se professionnalise. Les questions sont soulevées et réglées à l'intérieur d'institutions comme les Comités d'éthique. Les philosophes, plutôt que d'y nourrir les débats, n'y excellent plus qu'en tant que spécialistes en procédures et animateurs de débats. Leur rôle se cantonne à clarifier les différentes positions et ils contribuent peu à l'enrichissement des contenus. Où est donc passée l'éthique? De plus, la routine s'installe dans les Comités sous l'avalanche des questions et des

2. *L'Express*, n° 1628, p. 80.

3. Voir l'article de M.L. Delfosse, « Bioéthique : deux ou trois choses que je sais d'elle ».

demandes d'avis. Il est devenu normal, pour un chercheur « bio », de devoir demander l'avis d'un Comité d'éthique en vue de l'obtention de financements pour une recherche ou pour une contribution aux revues scientifiques internationales. Les Comités se transforment donc aussi en guichets par où le chercheur passe pour faire estampiller sa recherche. Au vu de cette métabolisation institutionnelle des questions, une angoisse se fait jour : que va devenir la bioéthique? Quel sera donc son sort? Aura-t-elle la chance de devenir un jour un ferment de réflexion? Ce n'est pas cette bioéthique là qui va se soucier de ce que nous appelons ici le bête respect quotidien de la personne, ni de la problématique globale de la santé.

En fait, ces Comités, centres d'étude et discours de la bioéthique ont peut-être pour rôle de légitimer les nouvelles pratiques et de les rendre acceptables progressivement, le temps que les mentalités s'adaptent.

Quelle mouche a donc piqué les médecins?

Une des origines du débat, c'est le développement des connaissances en biologie et la mise au point, en particulier, de nouvelles techniques de reproduction, d'abord chez l'animal, à des fins économiques, puis chez l'homme. Mais ces seuls faits ne suffisent pas à expliquer l'émergence et la diffusion des nouvelles techniques; il y a une dynamique d'offre et de demande. Le monde médical affirme n'être que l'agent efficace et serviable qui cherche à répondre à la souffrance et à la détresse de ses patients. « Il faut bien se rappeler, disent-ils, que les nouvelles techniques ont été mises au point dans le but d'apporter des réponses aux problèmes de stérilité. Nous ne faisons que répondre à une demande ». Qui donc demande? Comment en est-on arrivé à être demandeur? L'interrogation vaut pour les individus; certains couples qui avaient fait, il y a 10 ans, le deuil de leur stérilité, se sont trouvés relancés à espérer engendrer et se sont adressés aux institutions médicales⁴. La question vaut également pour la société : comment se fait-il que notre société en soit arrivée à demander, plus ou

4. Intervention de Geneviève Delaisi de Parseval à paraître dans « Le triomphe des biotechnologies : la domestication de l'animal humain », en cours de publication. Elle précisait, en outre, que ces couples, plus âgés et pour lesquels les nouvelles techniques ont moins de chances de réussites, ont souvent rencontré un nouvel échec dont le deuil, cette fois, était encore plus difficile.

moins massivement, de tels artifices pour se perpétuer alors qu'il existait anciennement d'autres façons de faire circuler les enfants? La seule demande des couples stériles suffit-elle à expliquer la conquête médicale du champ de la reproduction humaine, jadis hors de leur contrôle? Au fond, qu'est-ce qui se joue dans l'émergence et la diffusion des nouvelles techniques? Pourquoi la nouveauté a-t-elle eu lieu?

Maintenant que les biologistes et médecins ont mis au point ces techniques, ils sont confrontés à de nouvelles questions, à des choix. Pour s'en sortir, il semble qu'ils aient recours à deux types d'attitudes : le premier consiste à se tourner vers la collectivité, particulièrement en s'adressant aux éthiciens, et à demander qu'on fasse pour eux le bon choix éthique. Les praticiens ont mis au point les techniques pour faire face à la demande; ils sont tombés sur des problèmes éthiques mais ce ne sont pas leurs problèmes; c'est à nous de choisir, de prendre une décision. Le second type d'attitude consiste à dire : « Nous? Mais nous n'avons pas de problème éthique! ». Toute question de choix est alors ramenée dans le cadre médico-technique. La solution est dite « technique ». « Il n'y a pas de problème, tout va bien. Et surtout, il vaut mieux pour le bon développement des connaissances et pour le progrès médical qu'on ne mélange pas les problèmes scientifiques et la réflexion éthique ». Et dans le silence des laboratoires, les chercheurs tâchent de s'accommoder aux choix éthiques et législatifs de la société, en jouant sur l'interprétation des textes, pour, tout de même, faire les recherches qui les passionnent et se faire un nom en science.

La prochaine vague

La vague bioéthique est imprécise, la vague bioéthique est vide, la vague bioéthique afflue et reflue, le vague à l'âme bioéthique nous inonde. Retrouvera-t-on une accalmie, la paix des évidences? Ou verra-t-on une nouvelle vague gagner nos esprits? Personnellement, je retiens l'idée d'une autre vague : la vague théologique. Intellectuels en recherche d'un nouveau créneau, préparez-vous!

Juste quelques indices : les débats bioéthiques se sont essentiellement déroulés au cas par cas, sur la base d'un minimum de consensus, d'une éthique minimale. Aucune philosophie et aucune pensée éthique élaborée

n'a fait l'unanimité. Il y a même une certaine inaptitude des philosophes à nourrir les débats éthiques, si ce n'est au niveau des procédures. La recherche de fondements pour une éthique universelle laisse déjà un goût de déception. Il n'est pas facile de fonder une éthique. Alors? Va-t-on se prêter à ce jeu en offrant, comme base à l'éthique, un discours solide, qui n'a pas besoin d'être fondé.

Cette réponse peut surprendre. Mais il y a d'autres indices. Les théologiens sont déjà présents dans certains comités d'éthique. Ils le sont souvent en tant que « représentants » d'une confession. N'empêche, ils retrouvent du crédit. Par ailleurs, le retour de la question de Dieu dans le monde intellectuel, indépendamment de la croyance ou de la non-croyance, comme question sensée, est un autre indice. Il suffit de penser à l'ouvrage de Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*. Il est légitime de penser que la prochaine vague intellectuelle sera théologique. Les facultés allemandes sont davantage peuplées d'aspirants théologiens que d'aspirants ingénieurs : n'est-ce pas un signe?

Dominique Vinck.